

**Le Point, 11/03/ 04**

## **Le chœur des rebelles**

**Pour son premier film, « Les choristes », Christophe Barratier ose un remake de la fameuse « Cage aux rossignols » avec Noël-Noël. A l'unisson avec Gérard Jugnot et François Berléand, il trouve le ton juste**

En avant la musique ! Après « Podium », voici « Les choristes », de Christophe Barratier. Le premier vous a fait rire ? La fable chaplinesque du second, si elle ne vous fait pas pleurer, devrait provoquer, même chez les durs à cuire, quelques raclements de gorge émus. Qui s'en plaindra ? Notre cinéma n'est guère à l'aise sur la corde raide des sentiments. Tantôt pète-sec, tantôt lacrymal, notre septième art est trop souvent l'otage d'amputés du cœur de la pellicule. Ici, le cœur bat en rythme et il bat fort.

Bien sûr, tout est un peu cousu de fil blanc dans ce film sage, rassurant, familial diront les mauvaises langues. Dès qu'on aperçoit Gérard Jugnot entrer dans le centre de redressement juvénile Au fond de l'étang, on devine que ce pion maladroit, musicien raté, va en baver. Et que, dans cet étang plein de vilains petits crapauds, on lui « chouravera » sa serviette et ses partitions. On devine aussi qu'avec François Berléand, dirlo aigri et vicieux, dont la pédagogie se résume à la schlague, il va devoir courber l'échine. Mais comme la tortue de la fable, Jugnot va son train, avec l'obstination des laborieux, la force des sans-grade. On rit de lui ? Mais rira bien qui rira le dernier. En attendant, chorale pour tout le monde ! Car la musique, on le sait, adoucit les mœurs. Et puis, une chanson, c'est toujours plus simple qu'un problème de maths.

Le sujet est en or. L'enfance rebelle qui aperçoit un coin de ciel bleu. La musique en guise de viatique. Et même dans ce tas de petits canards, un Mozart qu'on n'assassine plus mais qu'on sauve. Le tout baigne dans la nostalgie d'un après-guerre où les maisons de correction ont un air plus paisible que nos cours de récré actuelles. Ex-guitariste émérite, Barratier a trouvé le ton juste. Pudique *ma non troppo*. Emouvant, mais habile à casser l'émotion par de la drôlerie. Frais, optimiste, idéaliste, jamais mièvre. Humaniste, mais pas moralisateur. Surtout, il sait filmer l'essentiel, autrement dit la musique, ses progrès, ses effets. Cette libération des âmes prétendument foutues. Ces bouffées d'airs mélodieux qui vous emportent loin des grilles où l'on attend en vain ses parents. Barratier avoue avoir été lui-même « *cet enfant qui s'est raccroché aux notes* ». De là un premier film personnel, sorte de « 400 coups » musical, signé pourtant à partir d'un remake.

En effet, « Les choristes » reprend la trame de « La cage aux rossignols » - sorti en 1945, le film avait été vu par 5 millions de spectateurs -, que Barratier avait découvert à l'âge de 7 ans, sur la télé noir et blanc de sa grand-mère : « *Quand j'ai arrêté ma carrière de guitariste, je me suis souvenu de cette oeuvre avec Noël-Noël. Elle avait l'avantage de ne pas être un classique intouchable.* » Pour le rôle du pion musicien, « *ange gardien qui passe et puis s'en va* », Barratier a songé sur-le-champ à Jugnot, admirateur fervent de Noël-Noël et de ce cinéma des années 40, qu'il avait abordé avec « Monsieur Batignole ». L'autre choix pertinent a été de ne pas transposer le sujet de nos jours : « *On partait vite sur un éducateur qui fait du rap dans les cités. Il aurait fallu parler des banlieues, du racisme, pourquoi pas du voile. Je voulais m'en tenir au thème universel de la musique et de l'enfance.* »

Filmer l'enfance brimée exige du tact. De la tendresse. Et un refus de la complaisance. Ici, les bouilles ne virent jamais à la grimace putassière ni à la mignardise. Et parfois, une voix d'ange s'élève, récompense suprême, bouleversante. A 42 ans, Barratier signe un premier film classique, trop rare dans notre cinéma hexagonal. Mais bon sang ne saurait mentir : Christophe Barratier est le neveu de Jacques Perrin

**Marianne, 15/03/04**

### **Résolument à contre-courant 'LES CHORISTES', de Christophe Barratier**

A oser prédire le succès aux *Choristes* de Christophe Barratier, on ne risque pas grand-chose: en tournée dans plusieurs grandes villes avant sa sortie nationale, il a partout, comme on dit, «rencontré son public», un public heureux, semble-t-il, ému. Les Américains sont également tombés sous le charme, ils se battent pour assurer la distribution des *Choristes* (déjà vendus dans le monde entier), aux Etats-Unis. Mais qu'a donc ce premier film que les autres n'ont pas? Son sujet particulièrement audacieux et contemporain? Pas du tout. Sa facture résolument moderne, quasi expérimentale? Encore moins. Ses scènes sulfureuses d'un érotisme incandescent? Non, non et non.

Alors quoi? Eh bien, il marche avec tant de sincérité et de franchise à contre-courant, il plonge avec tant de nostalgie résolue, alliée à une maîtrise affûtée, dans le patrimoine sentimental du cinéma français, qu'il s'impose, dans son intemporalité militante, tel un petit-beurre LU grignoté par les coins. C'est le *remake* assumé de l'édifiante *Cage aux rossignols*, de Jean Dréville, avec Noël-Noël et les Petits Chanteurs à la croix de bois (1944), que Christophe Barratier - d'abord musicien - a dû adorer lorsqu'il était petit. *Les Choristes* racontent donc l'histoire, bien réécrite et située à peine plus tard -en 1949- pour développer le personnage d'un petit orphelin de guerre (Maxence Perrin, irrésistible), du pion Clément Mathieu (Gérard Jugnot, sobre, tendre, excellent), qui ramène un certain bonheur de vivre dans un internat de rééducation, en créant une chorale malgré l'opposition du méchant directeur (François Berléand). Il y a des scènes divertissantes où les galopins se déchaînent, une jolie intrigue amoureuse à peine effleurée qui laissera notre pion sur le pavé. L'essentiel n'est pas là. On a beau se défendre (un peu), on ne résiste pas à la pureté des voix d'enfants, d'autant que le soliste (Jean-Baptiste Maunier) n'a pas seulement les cordes vocales d'un ange, il en a le visage... Et l'on aurait bien tort de résister à l'émotion candide, au plaisir simple, au parfum frais que dégage ce film d'époque, parvenant, en ne revendiquant aucune modernité, à renouer avec des bonheurs passés. On aurait bien tort de refuser l'hommage d'un jeune homme doué au cinéma de papa. Une bonne partie de la critique fera sans doute la fine bouche devant *les Choristes*. Pas grave. Il y a cette réplique de Villiers de L'Isle-Adam, alors critique de théâtre, qui convient si bien à cette histoire, à qui l'on dit :«Vous savez, le public aime beaucoup ça. - Il est bien le seul», répond-il.

**Télérama, 17/03/2004**

### **Jugnot dans un remake très vieille France**

Monsieur Batignole, acte II. Ou comment Gérard Jugnot, bon gars et pépère tranquille, se substitue dans l'imaginaire franchouillard à Noël-Noël pour un remake de *La Cage aux rossignols* (de Jean Dréville, 1945). Donc, le voilà pion musicien de l'après-guerre, rééduquant par l'exercice du chant choral les durs à cuire d'un internat pour gamins difficiles. Premier film de Christophe Barratier (musicien lui-même et neveu de Jacques Perrin, ici acteur et producteur), *Les Choristes* vise un public familial et fait de sa désuétude revendiquée une force touchant à une certaine "francité" (entre Jean-Loup Hubert et *Etre et avoir*). Un peu plus de coulé dans la mise en scène aurait dopé l'affaire. Sur un sujet voisin, les jeunes attendront *Rock Academy*, en salle la semaine prochaine.

**Le Figaro, 17/03/2004 - Brigitte Baudin**

### **Comédie. Dans « Les Choristes », il interprète un surveillant qui initie ses élèves à l'art du chant**

Héros malgré lui, personnage tout en demi-teinte et en humanité profonde, Gérard Jugnot est comme un poisson dans l'eau dans ce registre tragi-comique. Dans Monsieur Batignole qu'il a

réalisé, il campe un charcutier sous l'Occupation, devenu un juste et qui sauve un enfant juif. Cette fois encore, il se métamorphose de nouveau en sauveur de gamins à la dérive dans **Les Choristes**, premier film de Christophe Barratier produit par Jacques Perrin. 1949, c'est l'immédiate après-guerre. Dans un village perdu d'Auvergne, Fond de l'Étang, une maison de redressement dirigée par l'irascible Rachin (François Berléand) et son acolyte Chabert (Kad Mérad) abrite tous les cas sociaux du canton : Pierre Morhange le révolté (Jean-Baptiste Maunier), Pépinot (Maxence Perrin), un orphelin de 8 ans, Pascal Mondain (Grégory Gatignol), un petit casseur... Et voilà que débarque comme pion Clément Mathieu (Gérard Jugnot), un prof de musique au chômage, compositeur à ses heures, qui va bouleverser le quotidien de ces petits durs en créant une chorale. Mathieu va aussi susciter des vocations, celle de Pierre Morhange (Jacques Perrin), notamment, qui deviendra un chef d'orchestre de renommée internationale. «Mathieu est un personnage à la Chaplin, explique Gérard Jugnot. C'est un homme blessé, un musicien raté qui, à l'opposé de Rachin, un autre handicapé de la vie, met sa générosité au service des enfants. Sa vie sentimentale est un fiasco. Malgré ses déboires, il tente de faire le bien, de positiver, de transmettre son savoir et sa passion de la musique. C'est une espèce de passeur. En initiant ces enfants à l'art du chant, il trouve aussi sa rédemption et sa véritable place dans le monde.» Gérard Jugnot a été, à double titre, ému par ce rôle. Tout d'abord, parce que **Les Choristes** s'inspirent librement de *La Cage aux rossignols*, réalisée en 1944 par Jean Dréville, avec Noël-Noël. D'autre part, parce que le personnage de Clément Mathieu lui rappelle les gens qu'il a connus dans son enfance. «Noël-Noël est mon idole, avoue-t-il. C'est un acteur très moderne, émouvant, sensible. Le Père tranquille, les Casse-pieds, la Cage aux Rossignols ont bercé ma jeunesse. Je me sentais proche des personnages qu'il incarnait. De ces hommes ordinaires au destin extraordinaire que j'ai aussi rencontrés dans mon enfance : un instituteur formidable, lorsque j'avais 8-10 ans et surtout, à l'adolescence, un chef scout. Ils m'ont révélé mon potentiel d'amuseur et mes capacités de comédien.» Gérard Jugnot s'est montré toutefois un peu sceptique quand Christophe Barratier lui a proposé de jouer dans **Les Choristes**. «C'était une histoire à contre-courant qui se déroulait au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, précise-t-il. Même si je partage la passion des films anciens avec Christophe Barratier, je craignais qu'à l'heure du rap, cet homme qui fait chanter des gamins dans une chorale ne soit pas au goût du jour. Christophe Barratier a vite contourné le problème en introduisant l'idée de Morhange, un illustre chef d'orchestre, ancien élève du Fond de l'Étang, qui se penche sur son passé. Tout s'est alors mis en place. Le résultat est un bijou original plein d'émotion et de sensibilité qui, d'ailleurs, a été acheté aux États-Unis et dans le monde entier. Un film simple, sincère, dans la lignée de Billy Elliot, qui ressemble profondément au musicien qu'est aussi Christophe Barratier.» En effet, ce dernier est diplômé en guitare classique de l'École normale de musique de Paris. Il a fait appel à Bruno Coulais (le compositeur de *Microcosmos* et du *Peuple migrateur*) avec lequel il a aussi signé plusieurs chansons du film. «J'aime la musique mais ne chante pas très juste, même si je participe au concert des Enfoirés, en faveur des Restos du cœur, renchérit Gérard Jugnot. Diriger une chorale était nouveau pour moi. Je suivais donc scrupuleusement les gestes d'un vrai chef pour rester dans le rythme. J'ai découvert la magie de la voix chantée. J'en avais parfois la chair de poule. J'ai aussi appris que six millions de gens chantent dans des chorales et que cela a un grand pouvoir libérateur.»

### **La Tribune, 17/03/04**

**Avec "les Choristes", Christophe Barratier signe un premier film émouvant à découvrir en famille.**

C'est un film couleur sépia (sans pour autant être passéiste) qui tranche avec la production actuelle. Signé Christophe Barratier, **les Choristes** s'inspire d'un autre film réalisé par Jean Dréville en 1945, *la Cage aux rossignols*. L'occasion pour Barratier, guitariste de formation classique dont c'est le premier long métrage, de conter une histoire émouvante, drôle à certaines occasions, à découvrir en famille.

Les premières images flirtent avec le déjà-vu. Jacques Perrin, dans le rôle d'un chef d'orchestre de renom, est projeté dans son passé à la mort de sa mère. La scène rappelle furieusement le début de *Cinema Paradiso* de Giuseppe Tornatore, même s'il n'est pas ici question de 7e art, mais de musique. Fausse alerte ! Les jeunes années des héros des *Choristes* n'ont rien à voir avec la douceur sicilienne de l'enfance de Toto.

Enfants au cachot. Nous sommes ici au lendemain de la guerre, en 1949, à Fond de l'étang, une maison de correction sordide, perdue au milieu de nulle part, destinée à rééduquer les enfants difficiles ou à récolter les orphelins. A la tête de cette institution, un directeur méchant et radin, aussi pédagogue qu'une porte de prison (impayable François Berléand), applique une politique des plus barbares, n'hésitant pas à punir les enfants en les envoyant au cachot. Sauf que ses méthodes n'ont absolument aucun effet positif sur les gamins dont il a la charge, bien au contraire. Clément Mathieu (Gérard Jugnot, d'une touchante humanité), musicien raté engagé comme pion, va en revanche faire des miracles en enrôlant ses élèves au sein d'une chorale.

Avec une brochette de personnages hauts en couleur, parfois outrés, c'est un véritable conte que propose Barratier. Son film repose en grande partie sur le jeu des comédiens, sur l'extraordinaire alchimie entre les enfants mais aussi sur la belle musique signée Bruno Coulais. Pour lier l'ensemble, le réalisateur a opté pour une mise en scène fluide, une image soignée qui fait de ce film un divertissement agréable destiné au plus large public.

L'intrigue a beau être située en 1949, les situations universelles ici évoquées - enfants abandonnés, racket... - trouveront un écho certain auprès des jeunes d'aujourd'hui (à partir de 8 ans). D'autant que Barratier refuse la nostalgie. A l'heure où l'on se pose la question d'un retour à l'ordre et à la discipline, à l'heure où les maisons de correction sont de nouveau évoquées, le réalisateur porte un regard on ne peut plus sévère sur la France cadenassée et intolérante de ces années-là, sur son système pédagogique aussi.

### ***Les Echos*, 18/03/04 - Isabelle Danel**

**Une maison de redressement pour enfants après la Seconde Guerre mondiale. La musique, c'est bien connu, adoucit les moeurs. A voir en famille.**

**Avec Gérard Jugnot, François Berléand, Kad Merad, Jean-Baptiste Maunier, Maxence Perrin.**

La nostalgie est toujours ce qu'elle était. Et elle n'est pas le seul terrain de Jean Becker, qui, depuis « *Les Enfants du marais* » jusqu'au récent « *Effroyables Jardins* » semble décidé à continuer à exploiter ce filon à succès. Voici qu'un petit jeune (quarante ans) de la galaxie Jacques Perrin - il est producteur chez Galatée Films de « *Microcosmos* » au « *Peuple migrateur* », en passant par « *Himalaya, l'enfance d'un chef* » - adapte un vieux film de 1944 (injustement) oublié, « *La Cage aux rossignols* », de Jean Dréville, avec Noël Noël et les Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

Nous sommes en 1949 au Fond de l'Etang, tristement bien nommé pensionnat pour mineurs difficiles. Clément Mathieu, pion au bon sourire, y débarque un jour pour prendre ses fonctions et il apprivoise peu à peu les garçons, même les plus difficiles, en leur enseignant sa passion, la musique, et en formant avec eux une chorale.

A peu de choses près, le scénario originel a été conservé, même si nous sommes passés de l'avant-guerre à l'après-guerre et si Christophe Barratier et son coscénariste, Philippe Lopes-Curval, ont agrémenté leur sujet de commentaires sur les méthodes éducatives et répressives observées avec un oeil d'aujourd'hui.

### **Pour âmes sensibles**

Le film fonctionne en référence avec un cinéma calibré, centré autour de jeunes personnages. On pense notamment aux « *Disparus de Saint-Agil* » de Christian-Jaque (1938), à « *La Guerre des boutons* » d'Yves Robert (1961), mais aussi, plus près de nous, à « *Cinéma Paradiso* » de Giuseppe

Tornatore (1989) où, Jacques Perrin incarnait - comme ici - un des jeunes héros devenu adulte et dont le destin a été transformé par l'histoire qui nous est racontée. Gérard Jugnot (également coproducteur) retrouve l'un de ces personnages dont il a le secret - l'homme gris à bon fond - comme celui qu'il interprétait en 2002 dans son propre film, « Monsieur Batignole ».

Convenu et désuet, habité par des archétypes (le directeur tyrannique interprété par François Berléand, la mère adorable et débordée personnifiée par Marie Bunel...), « **Les Choristes** » n'en reste pas moins touchant et juste. Il faut dire que les enfants sont tous judicieusement choisis et que dans deux rôles essentiels, l'authentique soprano à la voix exceptionnelle, Jean-Baptiste Maunier, et le propre fils de Jacques Perrin, Maxence (prénom que portait son père dans « Les Demoiselles de Rochefort » de Jacques Demy), une bouille à craquer et des accents de « Petit-Gibus » dans « La Guerre des boutons », font merveille. Pour âmes sensibles et musiciennes et pour tous les enfants, à condition qu'ils ne jurent pas que par les productions agitées et de préférence américaines.

### **Le monde, 18/03/04**

#### **Les Choristes**

Enrôler dans une chorale une meute d'adolescents révoltés pour les transformer en petits chanteurs à la croix de bois est une méthode à laquelle les professeurs de ZEP n'ont peut-être pas pensé. Chez Christophe Barratier pourtant, elle fait des miracles. **Les Choristes** est l'adaptation d'un film de 1945, La Cage aux rossignols, de Jean Dréville. Sans emploi depuis des mois, en 1950, un professeur de musique bonhomme (Gérard Jugnot) accepte un poste de pion dans un "internat de rééducation" dirigé par un homme cruel et réactionnaire (François Berléand). Puisque la musique adoucit les moeurs, en quelques mesures, le brave pion met de son côté tous les petits monstres. Le plus rebelle d'entre tous se révélera bien sûr le plus doué, et c'est lui qui, des années plus tard, récupérera le Journal de son mentor. Jacques Perrin, le producteur du film, lui prête sa voix pour en lire des passages en off. Pour les spectateurs insensibles, un dernier plan le montre, l'oeil humide, refermant le journal.

### **L'Humanité, 23/03/04**

Cercle des pouet-pouet disparus. Une bluette remarquable pour ses stéréotypes : le gentil prof loser (Gérard Jugnot), le méchant directeur réac (François Berléand), l'élève doué mais rebelle, le cancre fugueur, etc. Tout ce petit monde se côtoie dans un pensionnat provincial en 1949, où le gentil prof va monter une chorale, au grand dam du méchant dirlo. La musique adoucit les moeurs, d'accord, mais cela n'empêche pas ce film, soigneusement réalisé, de sentir la naphtaline

### **Libération, 24/03/04 - Bruno Bayon**

#### **Série B**

**Les Choristes** sont un gentil film français popote. Recette des familles: prendre un bon Club des poètes disparus et un brin de Virtuoses, napper d'Au revoir les enfants du Marais, saupoudrer de Guerre des Boutons, chauffer au bain-marie et servir léché à point. Le tout-cuit résultant, tranche de vie 1949 littéralement académique, bien photographié, est douillet comme une blanquette de veau suivie de sieste valétudinaire à Barbizon, au petit bonheur de réminiscences de préau. Les coupes de tifs ne vont pas, ni les chandails, comme de juste, mais les tronches et noms franchouilles à l'appel sont au poil (de carotte). Les salles d'étude auvergnates illustrent Jules Ferry et les dictées («dicté-heu...») Maurice Bouchor, suivant la narration couleur de granito, écrite à la plume sur cahier à carreaux, d'après un marronnier scolaire 1945: la Cage aux rossignols. La distribution, au diapason, marie ronron bonne franquette et surprises inspirées. L'inéluctable saisonnier François Berléand, magistral en surgé sadique de l'imagerie «panculs», inscrit une scène d'anthologie de la vilenie cheffailonne, sur l'air de «pion pion pion pion...». Les lampistes, prof bigleux ou factotum, étoffent



l'ambiance Saint-Agil, qui reste décorative. Un squelette, un ou deux beaux chahuts ignobles, des pissotières (prétexte à un écart scabreux inutile), un chou chou (Pépinot), et nulle femme. Qu'une Violette «mamante» rêvée, en toilette et Juva-4 Renault. Le tableau garçon trouve son «élément noble» en l'enfant Morhange. Qui s'entend. Ange de mort de mélancolie meaulnienne, minet-né d'arrière-pays, qu'on verrait vedette d'une Bande du Drugstore II (l'Enragé d'H-4) ou d'une autre Mort à Venise, Jean-Baptiste Maunier au nom de Gaule, yeux et voix d'éther, est la visitation perverse polymorphe du film. Son salut soliste. Sa jouissance. Chef d'orchestre et détonateur. Révélation en contre-ut pédérastique digne des pages Dutronc ou Macaulay Culkin, Pierre Morhange est la flèche du «sacré chœur» de restauration sublime entrepris par l'obscur Clément Mathieu. Noël-Noël créa ce pion musicien de la nuit que Jugnot revisite, maïeuticien du génie cancre, messie au bahut. La livraison précédente de Gérard Jugnot, dans les mêmes eaux sensibles 1939-1945, faisait honte; sous l'égide du Redford national, Jacques Perrin (Morhange taxidermisé cinquante ans après), ce conte de Petits Chanteurs à la croix de bois de l'Etang restaure le bonhomme. En saint «crâne d'oeuf» des dortoirs, Jugnot n'est pas mal. Un peu trop Pêcheur d'hommes, sans doute, pour être honnête. C'est le mélo qui veut cela. On veut bien.

***L'Express*, 09/04/2004 - Denis Jeambar**

### **Tous en chœur**

#### **L'histoire des Choristes projette sur l'écran un optimisme qui rassure une société stressée.**

Par quel miracle, dans l'abondante production cinématographique, le succès, soudain, choisit-il une affiche? Cette grâce commerciale, souvent sans lien avec le point de vue dominant de la critique, vient de toucher, sans prévenir, *Les Choristes*, le premier film de Christophe Barratier, qui vogue au-delà des 3 millions d'entrées. Certes, la présence de Gérard Jugnot n'est pas étrangère à cette réussite. Nouveau Bourvil, avec ses allures de Français moyen débrouille et sensible, ce comédien vient aussi de battre des records d'audience à la télévision avec la diffusion de Monsieur Batignole (plus de 12 millions de téléspectateurs le 13 avril, sur TF 1)! Mais la réussite des *Choristes* va au-delà. Elle ne repose pas non plus sur un ébouriffant travail de mise en scène, car ce long-métrage s'apparente à un téléfilm. Conçue pour serrer la gorge, cette histoire projette, en fait, sur l'écran un optimisme qui rassure une société stressée, prisonnière de son impuissance, dans l'attente d'une ambition qui l'arrache à sa fatalité et lui redonne un peu d'amour-propre. Ce pion qu'incarne Jugnot et qui transfigure cette bande de cancre délinquants en enfants de chœur heureux est tout simplement un fabricant de bonheur, une espèce rare par ces temps de rigueur, de désenchantement et d'ironie désabusée. Plus que des bons sentiments, ce film raconte l'intérêt authentique, désintéressé, que l'on peut porter aux autres pour les aider à exprimer le meilleur d'eux-mêmes. Ce n'est qu'une petite histoire, dopée par ce lieu commun: la musique adoucit les mœurs. Mais elle ravive cette idée simple, et utile, qu'en faisant appel aux qualités d'un être on lui redonne de la dignité. Il faut de la fierté pour pouvoir vivre ou revivre. Se sentir indispensable à la collectivité. Du pensionnat à la redresse des Choristes aux quartiers sous tension de nos banlieues, il y a, peut-être, plus qu'un pas. Mais, c'est une certitude, la répression n'est jamais une méthode de réinsertion. L'ordre public est nécessaire, pas suffisant. A toute société il faut un projet pour avancer. A l'échelle de notre pays, on pourrait appeler cela, à la manière rétro des Choristes, «une certaine idée de la France» ...

***Marianne*, 17/05/04**

### **QUAND LA FRANCE REVE D'ETRE UN CHORALE**

**Véritable phénomène de société, le film de Christophe Barratier défend cette idée, pleine d'espoir, qu'on peut toujours conjurer le sort. A condition que le dessein collectif prime sur**

## **L'individualisme.**

Cinq millions d'entrées, une bande-son en tête des ventes de CD et un livre- album qui est déjà un best- seller... *Les Choristes* passent du succès d'écran au phénomène de société. Il suffit de regarder le visage irradié des spectateurs à la sortie des salles de cinéma. Ce film, à l'évidence, ne procure pas que du plaisir ; il redonne espoir.

Mais pourquoi l'histoire, en 1949, de cet internat pour enfants difficiles passionne-t-il à ce point la France de 2004 ? Bien sûr, il s'agit d'abord de cinéma. Le film de Christophe Barratier atteste, après bien d'autres, d'un renouveau du cinéma populaire français, ce cinéma que l'on prétendait ringard, poujado-pétainiste parce que marqué du sceau «qualité France», comme le disait avec dédain François Truffaut à propos du «cinéma de papa». Ils n'étaient pourtant pas si mal, les films historiques en costume, *Casque d'or*, *Fanfan la Tulipe*, *Boule de suif* ou *Lola Montés*. Elles avaient de l'allure, ces «toiles réalistes» tant critiquées par la nouvelle vague, notamment *la Traversée de Paris*, *le Corbeau*, *le Père tranquille* ou *le Salaire de la peur*, tous ces films où Jean Gabin jouait tour à tour le rôle de malfrat à la retraite, de grand patron, de président du Conseil ou de gentleman des hippodromes. Après avoir revu un bon vieux Louis de Funès - ou mieux encore un Lautner-Audiard -, on rit une seconde fois en lisant les critiques - assassines et méprisantes - de l'époque. Mais voilà : l'idée d'une lamentable et ringarde «qualité France», style auquel Truffaut lui-même avait fini par se rallier discrètement, a été reprise jusqu'à la caricature par Serge Daney, dans *Libération*, et, après sa mort, par des légions de sous-Daney. Dans *Libération*, on sent bien que Bayon, l'une des grandes plumes culturelles du quotidien, aurait voulu détester *les Choristes*, mais il se force à aimer le film du bout des lèvres. Pour ne pas contrarier la majorité de ses lecteurs ?

## **Identification de masse**

Cette fois encore, à l'instar d'Amélie Poulain, le procès en pétainisme et/ou en ringardise réactionnaire (instruit par Serge Kaganski dans *les Inrockuptibles*) a fait chou blanc. Le public porte en triomphe Gérard Jugnot et ses élèves chanteurs comme il avait, en 1945, fait une ovation à Noël-Noël et aux Petits Chanteurs à la croix de bois dans *la Cage aux rossignols* (lire p. 39). Car le succès des *Choristes*, c'est celui d'un remake. On croyait le film de Jean Dréville daté, démodé, vieillot, dépassé, périmé. C'était la France des années noires où, malgré une autorité stupide, aveugle et arbitraire, un enseignant se levait, résistait et transcendait l'anarchie pour la transformer en un ordre créateur. La voix des Petits Chanteurs à la croix de bois s'élevait dans un pays ruiné par la guerre, déchiré par l'Occupation. Le monde carcéral dans lequel se situait l'action n'avait rien d'exotique pour les centaines de milliers d'hommes qui rentraient du stalag.

Mais, quand le public de 1945 voyait un spectacle contemporain tourné dans un décor familier, celui de 2004 est renvoyé dans le passé, et, qui plus est, dans une institution scolaire disparue, du moins sous cette forme. Pourtant, les petits voyous du film restent attachants; on les aime parce qu'on comprend leurs comportements, on devine leurs faiblesses, qui les rendent presque tendres et nous suggèrent, en creux, que les voyous d'aujourd'hui sont effectivement devenus des sauvages dont les comportements ne sont plus lisibles par les adultes chargés de les encadrer.

Ce que, en réaction, *les Choristes* expriment, c'est l'utopie d'une efficacité retrouvée de l'acte pédagogique. Le pion qu'incarne Jugnot prend les élèves comme ils sont, avec leurs qualités et leurs défauts. Il commence par les honorer, eux qui ne sont habitués qu'à être réprimandés et battus. Pour auditionner les enfants, il leur demande de fredonner un air de leur choix, histoire de distinguer les barytons des ténors, les altos des contre-altos. *Cadet Roussel*, *la Madelon*. ... tout y passe, jusqu'à ce que l'un d'entre eux se lance dans un tonitruant *Maréchal*, nous voilà. Commentaire du pion : «Oui, ben, c'est un peu dépassé [nous sommes en 1949, quatre après la Libération] .» Puis, désignant le gosse : «*Alto !*» Jugnot ne juge pas. Tout est là...

Pour autant, le film est loin d'un pamphlet pédagogue à la Philippe Meyrieu, l'ex-inspireur de la

politique du ministère de l'Education nationale : la musique enseignée est classique, sans concession aux modes du moment. *Les Choristes* jouent d'un effet rétro, devant des salles bourrées d'ados qui ne semblent guère souffrir d'un excès d'autorité, à l'école ou dans leur famille. Les élèves difficiles ne sont plus relégués dans des internats délabrés et coupés de la société ; ils fréquentent des collèges, en ZEP, où l'on tente de compenser les inégalités sociales et urbaines en déployant des moyens humains et matériels. Cependant, miracle, de la semelle de leurs Nike jusqu'à leur piercing, ces ados s'identifient au cinéma, à cette bande de loqueteux ficelés comme l'as de pique et chaussés de galoches.

### Un père rêvé

L'effet de distance anachronique prend une dimension proprement astronomique lorsque les petits chanteurs entament leurs vocalises. Un chant choral à des années-lumière de la «musique jeune». Voici donc les gamins des banlieues dévissant les écouteurs habituellement greffés sur leurs oreilles, lâchant le rap et la techno, pour découvrir de frêles voix en alto et *a cappella* jusqu'à ce que le prof de maths accompagne le chœur avec un guide-chant à soufflerie. Ce n'est pas le plus mince des exploits de Christophe Barratier et de Gérard Jugnot que cette réhabilitation du chant et du solfège aux yeux d'une génération qui compile, télécharge, mixe et amplifie toutes les musiques possibles, en ignorant tout de la clef de sol et de la double croche.

En vérité, le phénomène des *Choristes* a été déclenché, sinon porté de bout en bout, par la présence de Gérard Jugnot, acteur culte depuis *Le Père Noël est une ordure* jusqu'à *Jean Bat'*, ce personnage qu'il incarna dans *Scouts toujours*. Les sous-Daney diront, bien sûr, que Jugnot, c'est «mon beauf», comme si l'équipe du Splendid ne connaissait pas Cabu, comme si la joyeuse bande de *Papy fait de la résistance* n'avait pas lu *Charlie-Hebdo*. En réalité, Jugnot, devenu familier aux Français, incarne peut-être le père sympa et chiant dont rêvent les ados, le papa coiffeur compréhensif de *Meilleur espoir féminin*, le charcutier pré-destiné à un comportement de salaud et qui, dans la France occupée, se mue en héros de *Monsieur Batignole*. Les qualités cinématographiques des *Choristes* n'épuisent pas les raisons d'un succès aussi colossal que discret. Les Français eux-mêmes ne parlent guère du film. Ils dégustent en silence, incapables d'expliquer pourquoi ils ont «marché». Culpabilisés depuis tant d'années par les kapos de la modernité normatrice, nombre de spectateurs craignent d'apparaître «cucu la praline» en avouant qu'ils se sont fait avoir. En définitive, le film est un formidable révélateur des angoisses et des aspirations de la France d'aujourd'hui. Avec *happy end...* Ce n'est pas un désastre qui nous est raconté, mais la façon dont on peut conjurer le sort, le retourner, l'annihiler.

Ce qui réunit et métamorphose nos 30 paumés de l'internat du Fond de l'étang, ce n'est ni la rage contestatrice ni la dope d'une idéologie, mais un dessein collectif qui les dépasse. Ce n'est ni Marx, ni Staline, ni Mao, ni même Dieu - quoique - qui sauve les âmes, mais un projet au creux duquel chaque individu peut chanter juste, c'est-à-dire trouver sa place, être en harmonie avec les autres et avec lui-même. Lorsque l'un des jeunes voyous, sans doute le plus doué, ne respecte plus ses camarades, le pion le remet à son rang, puisque «*nul n'est irremplaçable*». Le gamin boude quelques jours, avant de reprendre sa place au sein du groupe. Un dénouement à rebours de ce qui se passe dans une société de plus en plus gouvernée par l'individualisme, le différentialisme et l'égoïsme.

Par sa teinte rétro, le film renvoie, c'est vrai, à une sorte d'âge d'or. Celui d'une solidarité sans doute mythique. Cette histoire de salut par l'activité artistique résonne dans un pays secoué par la bataille autour du statut des artistes. Belle époque. Fausse comme l'autre, mais *a posteriori* envoûtante... La France ruinée de 1945 s'offrait la Sécurité sociale, les allocs, les comités d'entreprise, puis, en 1947, le Festival de Cannes et celui d'Avignon. Or, ce film triomphe quand, depuis un an, des dizaines de manifestations culturelles ont été annulées. *Les Choristes*, le meilleur des antidépresseurs !



Puis il y a l'école ! Là encore, *les Choristes* font du bien. Surtout lorsque la troisième mouture de la fameuse circulaire d'application de la loi sur le voile continue à faire polémique. Bandana, couvre-chef, foulard... on s'y perd. Ces atermoiements symbolisent à eux seuls l'incapacité du pouvoir politique à trancher, à décider. Un pas en avant, deux pas en arrière. Résultat : on applaudit d'autant plus fort le chef de chœur Jugnot, capable, lui, d'affronter une hiérarchie intangible, de remettre en cause un autoritarisme désuet, tout en imposant aux enfants une autorité authentique qui, à la fin des fins, ne sera pas contestée.

Qu'est-ce à dire ? Que les Français espèrent l'arrivée d'un pion, sympa et déterminé qui, enfin, saura répondre à leurs attentes ? C'est plus subtil. Le nom de l'internat, Le Fond de l'étang, évoque à bien des égards cette crise morale devant laquelle tous les pouvoirs - politiques, économiques, intellectuels - se révèlent impuissants. Tous les piliers qui (sup) portaient le fragile édifice de la vie collective vacillent les uns après les autres : l'école, la Sécurité sociale, l'hôpital, l'Unedic... Où est le pion Jugnot - de droite ou de gauche - capable d'inventer un nouveau pacte de solidarité ? De dynamiser une nouvelle chorale ? De faire jaillir une synthèse de dons apparemment contradictoires ? N'est-il pas magnifique, ce chef de chœur, à l'heure où pour répondre à la violence scolaire la gauche n'a rien trouvé de mieux que des agents au statut précaire que la droite s'empresse de supprimer en promettant d'appeler la police en cas de difficulté ?

Mais, attention, l'autorité de ce maître d'internat - autorité acceptée par tous au nom d'un projet collectif qui transcende chacun des membres qui compose le groupe - n'a rien de commun avec le retour de l'autorité paternelle prônée par le pédiatre Aldo Naouri. Les Français se cherchent non pas un père sévère, mais un chef de chœur - ou un chef de cœur, comme on voudra - dont la «proximité» n'annule pas le courage.

### **Un guide démocrate**

La chorale, cette magnificence de l'amateurisme, est une utopie de proximité, au moment où la politique est devenue un métier plutôt qu'une conviction, au moment où les partis ne sont plus que des machines professionnelles à conquérir le pouvoir. Plus de De Gaulle ou de Mitterrand - à admirer ou à haïr-, donc Jugnot en chef de chœur ! Autrement dit, la métaphore du guide démocrate capable de mobilisation autour d'un grand dessein et de donner aux solistes l'impression qu'ils sont partie prenante d'un tout. Jacques Chirac, à l'occasion de la guerre en Irak, fut, en quelque sorte, notre Jugnot. Mais, de même que le pion n'aurait pu affronter le directeur du Fond de l'étang sans le soutien de ses élèves, le président ne saurait contrarier durablement George Bush ou construire l'Europe à la tête d'un pays dévasté par des conflits épuisants et jamais résolus. Car l'objectif reste celui-ci : non pas simplement «vivre ensemble», mais construire quelque chose dont on soit fier, ensemble. On en est là...